

L'ABEILLE D'ÉTAMPES

JOURNAL DES INSERTIONS JUDICIAIRES ET LÉGALES

DE L'ARRONDISSEMENT

Littérature, Sciences, Jurisprudence, Agriculture, Commerce, Voyages, Annonces diverses, etc.

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Un an... 12 fr. Six mois... 7 fr.

2 fr. en sus, par la poste. Un numéro du journal... 20 c.

L'abonnement se paie d'avance, et les insertions au comptant. — A l'expiration de leur abonnement, les personnes qui n'ont pas l'intention de le renouveler, doivent refuser le Journal.

PRIX DES INSERTIONS. Annonces... 20 c. la ligne. Réclames... 30 c.

Les lignes de titre comptent pour le nombre de lignes de texte dont elles tiennent la place. — Les manuscrits ne sont jamais rendus.

Les annonces judiciaires et autres doivent être remises le jeudi soir au plus tard, sinon elles ne paraîtront que dans le numéro suivant.

Le Propriétaire Gérant, AUG. ALLIER.

Étampes. — Imprimerie de AUG. ALLIER.

Heures du Chemin de fer. — Service d'Été à partir du 4 Juin 1877.

Table of train schedules for the Chemin de fer service, listing stations, departure times, and arrival times for various routes.

Bulletin politique.

Étampes, vendredi 10 août.

Au milieu des troubles de notre société, et quand tant d'hommes abjurent leurs convictions politiques pour des places, des honneurs ou de l'argent...

C'est ce que vient de faire un riche industriel, un économiste éminent. M. Menier a donné cent mille francs pour soutenir la cause républicaine...

Le gouvernement veut, en ce moment, moins consulter les électeurs que leur dicter leur réponse: le devoir nous incombe de le leur rappeler.

Il faut qu'aucun électeur ne puisse ignorer la vérité sur les faits qui ont amené le 16 mai, et sur ceux que le 16 mai a amenés.

Il faut que, jusque dans la commune la plus reculée, on connaisse dans tous ses détails ce grand débat qui s'est terminé à la Chambre par un ordre du jour de dissolution.

finance contre le ministère et au Sénat par le vote de dissolution;

Il faut que nous ne laissons point à MM. de Broglie, Fourtou, Decaze et Brunet le monopole exclusif de répandre à profusion les textes de leurs discours;

Il faut que chacun comprenne que c'est nous, immense majorité républicaine, qui payons les sommes considérables qu'entraîne cette multitude d'affiches, aux dimensions exagérées, dont les hommes du 16 mai couvrent tous les murs; que c'est nous qui faisons les frais de la propagande dirigée contre nous;

Il faut donc que nous répandions à profusion les admirables discours que nos orateurs ont prononcés au Sénat et à la Chambre, les ordres du jour de défiance qui ont été votés, les manifestes, les circulaires, etc.;

Il faut que, sans retard, dans l'esprit de tous la lumière se fasse éclatante;

Il faut enfin que nous aidions les victimes des abus de pouvoir à se faire rendre justice.

363 députés viennent de donner l'exemple de l'énergie. Les citoyens doivent les imiter.

Une dernière considération: n'oublions pas que l'ouverture de l'Exposition universelle approche, et qu'il nous faut à ce moment une sécurité absolue pour cette lutte pacifique de tous les intérêts industriels et commerciaux, lutte si utile au développement de la richesse de la France.

Telles sont, Monsieur, les raisons qui me déterminent à vous adresser ma souscription jointe aux sommes que vous ne tarderez pas à recevoir, j'en suis certain, constituera un fonds puissant de résistance légale pour le maintien des institutions républicaines.

C'est un signe excellent quand de riches industriels, ayant conscience du bien qu'ils peuvent faire, savent comprendre la situation de la France et mettent leur fortune au service des idées républicaines. Et c'est précisément ce qui fait que notre République vivra, car elle a rallié toutes les classes des industriels, des commerçants et des agriculteurs, toute cette classe moyenne qui est le pouvoir modérateur en même temps que la force intelligente et active du pays.

Ne savons-nous pas que c'est la destruction de la classe moyenne qui a perdu la société romaine? Les grands ne craignent plus ces plébéiens avec lesquels ils faisaient autrefois compte, s'abandonnèrent à la licence des mœurs et à un orgueil insensé. Ils entendirent, comme aujourd'hui nos ducs, se réserver l'honneur, en interdisant l'entrée aux hommes nouveaux, aux radicaux de l'époque. Alors les nobles avaient tout pouvoir dans Rome. Mais cet état ne pouvait durer longtemps: Rome avait dû la conquête du monde à la politique libérale de l'ancien sénat; les beaux temps de la liberté avaient été aussi ceux des grandes victoires. Mais quand on vit une aristocratie avide gouverner, admi-

nistrer les provinces, les irriter par ses exactions, on commença à craindre pour la république. Heureusement, alors, apparut Caton qui abaisa la noblesse, et fit défendre aux rois de venir à Rome où ils laisseraient toujours quelques vices de leur cour.

Heureusement, aussi, nous avons aujourd'hui pour lutter contre l'aristocratie qui veut gouverner la République pour mieux la renverser, des hommes comme les Thiers, les Grévy, les Pothuau, les Léon Say, les Sénard, les Renault, les 363 et tant d'autres hommes de bien qui sont rien moins que des incendiaires et des communards; nous avons toute la classe moyenne qui aujourd'hui comprend son rôle et sait l'influence qu'elle peut exercer pour le salut des institutions républicaines. Aussi sommes-nous bien assurés que toutes les actions du ministère ne prévaudront point contre elles.

Nous en avons une preuve de plus dans ce qui vient de se passer en notre département, au château de Stors, près de l'Isle-Adam, dans une réunion privée à laquelle était invitée M. Thiers, ainsi que M. Léon Say. Une foule considérable s'était rendue au-devant de M. Thiers, qui a été reçu aux cris répétés de: Vive la République. La voiture de l'illustre libérateur du territoire a été littéralement emplies de couronnes et de bouquets de fleurs. C'était une véritable ovation. Au château, M. Thiers avait à présenter aux électeurs de Pontoise, qui ne veulent plus de républicains, un autre candidat. Dieu n'a-t-il pas voulu que ce soit un autre son redouté. Dieu n'a-t-il pas voulu que ce soit le vénérable et vaillant M. Sénard, l'ancien président de l'Assemblée nationale en 1848. Avec ce langage si clair, si français et si spirituel, l'ancien Président de la République a dit aux électeurs:

Vous avez besoin d'un représentant ferme et constant dans ses opinions libérales. Voici mon ami, M. Sénard. J'ai assisté à sa vie comme il l'a méritée. Je l'ai vu à l'Assemblée constituante de 1848; il s'y est conduit avec héroïsme dans des circonstances difficiles et a su inspirer à tout le monde respect et sympathie pour son caractère. Il n'a, d'ailleurs, jamais séparé l'ordre de la liberté. Nous avons quelquefois différencié d'opinion sur la forme de gouvernement qui convenait à la France: je crois, comme M. Sénard, qu'aujourd'hui la République seule est possible, et je l'ai retrouvé tel que je l'avais laissé, républicain modéré. Je suis vieux; c'est à vous, qui êtes presque tous d'une génération plus jeune, qu'il appartient de soutenir cette cause qui nous est commune.

Chaque phrase du discours de M. Thiers était interrompue par des applaudissements. M. Sénard a pris ensuite la parole: Je ne vous retiendrai pas longtemps, a-t-il dit; je ne

l'oublie, qui est la conséquence d'une longue séparation.

Le sentiment qui entraîna Dubourg vers le Polonais n'était pas aussi purement amical qu'il le disait. Si de son côté l'amitié existait réellement, elle n'était pas basée seulement sur la sympathie et l'estime. Les calculs d'un homme qui place toujours en première ligne son intérêt personnel jouaient dans cette amitié si vite née un rôle évidemment plus complet que le dévouement.

Il s'était dit: — Célestin Varimont possède une jolie fortune; il ne refusera certainement pas de fournir à son meilleur ami le moyen de devenir riche en mettant à sa disposition une somme d'argent. Dans tous les cas, en venant s'installer en France, après avoir vendu ses propriétés en Pologne, toute sa fortune sera convertie en espèces; mais, comme on n'a pas de l'or et de l'argent pour les laisser vieillir improductifs dans un coffre ou dans des sacs, il songera à les placer et à en retirer les plus gros dividendes possibles.

Or, comme Varimont ne se connaît nullement aux affaires, il aura besoin de moi pour le guider, le conseiller. Pourquoi même ne me chargerai-je pas entièrement des mouvements de son capital? Quand de grosses sommes passent dans les mains d'un homme, il est rare qu'il ne lui en reste pas des parcelles entre les doigts. C'est la manière de compter de la plupart de messieurs les intendants. C'est encore, en tout petit, l'usage du panier de la cuisinière. D'ailleurs, du bas en haut de l'échelle sociale, à tous les degrés, il y a des gens rusés et adroits qui trompent les autres. Trompeurs et dupés paraissent fort bien s'entendre; on dirait que ces derniers sont aussi heureux d'être trompés que les autres sont satisfaits de leur adresse. Quoi qu'il en soit, ils ne se font pas entre eux une guerre bien terrible, puisque depuis tant de siècles que les choses marchent ainsi ils n'ont pu encore s'exterminer.

Je ne suis pas venu prononcer ici une harangue. Que pourrais-je vous dire qui me recommandât plus que les quelques mots que vient de prononcer M. Thiers? Vous n'avez point oublié dans quelles circonstances M. Thiers a trouvé la France après la guerre. Nous étions épuisés par notre défaite, et nous devions pourtant éteindre les feux d'une insurrection terrible et payer cinq milliards à l'Allemagne! cinq milliards! Lorsque le vainqueur nous a imposé cette écrasante rançon, il doutait que nous pussions la payer. Nous en doutions, hélas! nous-mêmes.

Eh bien! le gouvernement de M. Thiers a inspiré si vite une confiance si grande, que les capitaux ont afflué entre ses mains. Ce n'est pas la France seulement, ni même l'Europe, c'est le monde entier qui a voulu souscrire à notre emprunt, et le total des souscriptions s'est élevé à 41 milliards. (Bravo! Applaudissements prolongés.) Voilà ce que M. Thiers a fait, en quelques mois, du crédit de la France, et appuyé sur ce crédit, il a pu anticiper la libération du territoire. (Très-bien! très-bien! Vive M. Thiers!)

Vous n'avez rien oublié de tout cela. Vous n'ignorez pas non plus par quelle suite de fautes nous avons été précipités presque dans la ruine. C'est à l'empire que nous devons reprocher la dernière invasion, comme les précédentes: voudriez-vous du rétablissement de l'empire? (Non! jamais!) Pourtant, messieurs, le parti impérialiste se dresse devant vous, et non pas celui-là seulement, mais tous les partis qui ont été autrefois maîtres de la France et qui n'ont su que la compromettre. Le gouvernement les patronne tous: par quels moyens? Vous le savez. On se demande en vérité si tout ce que nous voyons est sérieux.

Une voix. — C'est un cauchemar! — Oui, un cauchemar; mais combien de temps durera-t-il? Le ministère ne le dit pas; ses journaux, des journaux impériaux, le disent: c'est un cauchemar qui durera jusqu'à la fin du monde. Le 14 octobre, j'ai tenté de soutenir que jusqu'à ce jour le gouvernement de la France est en syncope. Le gouvernement se compose d'un président et de deux Chambres; mais ces deux Chambres sont ainsi liées que, si l'une est dissoute, l'autre est frappée d'une égale impuissance et ne peut rien non plus. Le Sénat, en ce moment, est suspendu comme la Chambre des députés. Que nous reste-t-il donc? Un président qui nous dit: Moi, je reste et j'irai jusqu'au bout! (Rires.)

En attendant, les ministres et leurs préfets pétrissent la matière électorale. Leurs coups tombent surtout sur les petits, sur les malheureux auxquels on enlève leur gagne-pain par de fausses interprétations de la loi. Non-seulement la raison et le bon sens protestent, mais l'honnêteté. (Oui! oui!) Après avoir ri de la conduite du gouvernement, on en est révolté. Mais le jour du pays viendra. Nous l'attendons avec patience: dans la main de chaque électeur, le fusil de l'émeutier est remplacé par le bulletin de vote. De là vient le calme général, ce calme que le gouvernement serait si heureux de voir troubler. C'est le calme de celui qui doit avoir le dernier mot, car le dernier mot, vous l'aurez, messieurs!

M. Léon Renault, dont la réélection est assurée par une éclatante majorité...

Au bout d'un mois, rien ne le retenait plus à Paris, Célestin Varimont se prépara à retourner à Varsovie et annonça son départ à Dubourg, qui feignit d'essuyer furtivement une larme.

Hier, lui dit Varimont, j'ai touché chez le notaire de ma tante une somme de cinquante mille francs en or et en billets de banque. Je ne veux pas emporter cet argent dont je ne saurais que faire à Varsovie; si vous le voulez bien, mon cher Étienne, je vais vous remettre ces cinquante mille francs, vous les placerez sûrement mieux que je ne pourrais le faire moi-même. Vous me rendrez l'argent ou les titres à mon prochain retour à Paris.

Étienne Dubourg donna un reçu au Polonais et emporta les cinquante mille francs.

Le lendemain matin, à la gare de l'Est, une minute avant le départ du train qui allait transporter Varimont en Allemagne, les deux amis s'embrassèrent avec effusion, en se jurant une amitié éternelle.

En sortant de la gare, Dubourg dressait la tête avec orgueil. Il y avait de l'audace dans son regard et sur son front, et dans son sourire quelque chose de superbe et de triomphant. Le modeste employé commençait à se transformer.

Il avait sur lui, dans sa poche, tout près de son cœur, trente beaux billets de mille francs, et chez lui, bien cachés dans un tiroir de sa commode, vingt rouleaux d'or. Cinquante mille francs!... c'était pour lui un levier puissant avec lequel il se sentait capable de soulever un monde.

L'or, c'est aujourd'hui la véritable puissance, se disait-il; c'est le colosse moderne. Aujourd'hui encore, je ne suis rien, mais dans quelques jours je puis être ce que je voudrai.

C'était un homme hardi et prompt dans ses décisions. Le plan de ses opérations futures était déjà tracé dans sa

Feuilleton de l'Abeille

DU 11 AOUT 1877.

(4)

HISTOIRE D'UN AVARE, D'UN ENFANT ET D'UN CHIEN.

Avec de semblables idées on comprend que, l'occasion s'offrant à lui, Étienne et Dubourg étaient décidés à imposer silence aux contradictions de sa conscience et à marcher en fermant les yeux sur tous les sentiers faciles.

Oh! après avoir baissé la tête sous les regards moqueurs de ses compatriotes, revenant parmi eux, riche et triomphant, quelle jouissance!...

Mais la volonté, ayant l'audace pour auxiliaire, ne suffit pas toujours pour atteindre le but que poursuivent tous les ambitieux. Si Étienne Dubourg s'était donné la peine de regarder autour de lui, il aurait vu que le travail et l'honnêteté sont et resteront les plus sûrs moyens de parvenir.

Il était à Paris depuis quinze ans, constamment à la recherche de la fortune, qui ne songeait nullement à frapper à sa porte, lorsque le hasard lui fit faire la connaissance de Célestin Varimont. C'était l'homme ou plutôt l'occasion qu'il attendait depuis longtemps.

Célestin Varimont était à Paris pour y recueillir l'héritage que venait de lui laisser une vieille tante, sœur de son père. Étienne Dubourg lui offrit ses services, se









